|  |  |  |  |
| --- | --- | --- | --- |
|

|  |
| --- |
| **LE LOUP ET LE CHIEN**(\*)    Un Loup n'avait que les os et la peau ;        Tant les Chiens faisaient bonne garde.Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,Gras, poli (1), qui s'était fourvoyé par mégarde.        L'attaquer, le mettre en quartiers,        Sire Loup l'eût fait volontiers.        Mais il fallait livrer bataille        Et le Mâtin était de taille        A se défendre hardiment.        Le Loup donc l'aborde humblement,    Entre en propos, et lui fait compliment        Sur son embonpoint, qu'il admire.        Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.        Quittez les bois, vous ferez bien :        Vos pareils y sont misérables,        Cancres (2), haires (3), et pauvres diables,Dont la condition est de mourir de faim.Car quoi ? Rien d'assuré, point de franche lippée (4).        Tout à la pointe de l'épée.Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin.    Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens        Portants bâtons, et mendiants (5) ;Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;        Moyennant quoi votre salaireSera force reliefs de toutes les façons (6) :        Os de poulets, os de pigeons,........Sans parler de mainte caresse.Le loup déjà se forge une félicité        Qui le fait pleurer de tendresse.Chemin faisant il vit le col du Chien, pelé :Qu'est-ce là  ? lui dit-il.  Rien.  Quoi ? rien ? Peu de chose.Mais encor ?  Le collier dont je suis attachéDe ce que vous voyez est peut-être la cause.Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas    Où vous voulez ?  Pas toujours, mais qu'importe ? Il importe si bien, que de tous vos repas        Je ne veux en aucune sorte,Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.  |

  |

|  |
| --- |
| La leçon d'indépendance que vous allez lire a pourtant été désapprouvée par Jean-Jacques Rousseau dans "l'Emile" . Il écrit :"Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable.[...] La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne : elle se sentait le cou pelé ; elle pleurait de n'être pas loup."(\*) Les sources de la fable sont Phèdre (III,7)(traduction Sacy) qui s'inspirait lui-même d'Esope (Névelet)(1) le poil luisant(2) se dit proverbialement d'un homme pauvre qui n'est capable de faire ni bien ni mal (Furetière)(3) homme qui est sans bien ou sans crédit (Furetière).Ici : *pauvre hère*(4) signifie au propre autant de viande qu'on en peut emporter avec la lippe, ou les lèvres (Furetière)(5) portants et mendiants prennent un "s", pourtant, ce sont des participes présent ; ce n'est qu'à partir de 1679 que l'Académie déclarera qu'ils doivent rester invariables.(6) restes |

 |

Dostoïevski avait écrit : " Si Dieu n'existait pas, tout serait permis ". C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses. Si, en effet, l'existence précède l'essence, on ne pourra jamais expliquer par référence à une nature humaine donnée et figée ; autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. Si, d'autre part, Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine lumineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde il est responsable de tout ce qu'il fait. L'existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion. Il ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatalement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent, est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion. L'existentialiste ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui- même le signe comme il lui plaît. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.

**Sartre, *L'existentialisme est un humanisme*, 1946**

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois une foule innombrable d’hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs, dont ils emplissent leur âme. Chacun d’eux, retiré à l’écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres. […]
Au-dessus de ceux-là s’élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d’assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort. Il est absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l’âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu’à les fixer irrévocablement dans l’enfance ; il aime que les citoyens se réjouissent, pourvu qu’ils ne songent qu’à se réjouir. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être l’unique agent et le seul arbitre ; il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ?

Alexis de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, 1835-1840

"Peu de créatures humaines accepteraient d'être changées en animaux inférieurs sur la promesse de la plus large ration de plaisir de bêtes; aucun être humain intelligent ne consentirait à être un ignorant, aucun homme ayant du coeur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gredin sont, avec leurs lots respectifs, plus complètement satisfait qu'eux même avec le leur. Ils ne voudraient pas échanger ce qu'ils possèdent de plus qu'eux contre la satisfaction la plus complète de tous les désirs qui leur sont communs. S'ils s'imagine qu'ils le voudraient, c'est seulement dans des cas d'infortune si extrême que, pour y échapper, ils échangeraient leur sort pour presque n'importe quel autre, si indésirable qu'il fut a leur propre yeux. Un être pourvu de faculté supérieure demande plus pour être heureux, est probablement exposé a souffrir de façon plus aiguë, et offre certainement a la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur; mais en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber a un niveau d'existence qu'il sent inférieur.[...]
Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait. Et si l'imbécile ou le porc sont d'un avis différent, c'est qu'ils ne connaissent qu'un coté de la question: le leur. l'autre partie, pour faire la comparaison, différent les deux cotés."

**John Stuart Mill, L'Utilitarisme.**

491 d sq. : **Calliclès** : Mais que veux-tu dire avec ton "se commander soi-même"?

**Socrate**: Oh, rien de compliqué, tu sais, la même chose que tout le monde : cela veut dire être raisonnable, se dominer, commander aux plaisirs et aux passions qui résident en soi-même.

**Calliclès** : Ah! Tu es vraiment charmant! Ceux que tu appelles hommes raisonnables, ce sont des abrutis!

**Socrate** : Qu'est-ce qui te prends? N'importe qui saurait que je ne parle pas des abrutis!

**Calliclès** : Mais si, Socrate, c'est d'eux que tu parles, absolument! Car comment un homme pourrait-il être heureux s'il est esclave de quelqu'un d'autre? Veux-tu savoir ce que sont le beau et le juste de nature? hé bien, je vais te le dire franchement! Voici, si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement -j'en ai déjà parlé- est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclaves les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la **tempérance**et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. (…) (les hommes qui exercent le pouvoir ) sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes! Comment pourraient-ils éviter, grâce à ce beau dont tu dis qu'il est fait de justice et de tempérance, d'être réduits au malheur, s'ils ne peuvent pas, lors d'un partage, donner à leurs amis une plus grosse part qu'à leurs ennemis, et cela, dans leurs propres cités, où eux-mêmes exercent le pouvoir! Ecoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur! Tout le reste, ce ne sont que des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien!

**Socrate** : (…) Alors, explique-moi : tu dis que, si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste?

**Calliclès**: Oui, je l'affirme, c'est cela la vertu!

**Socrate** : Il est donc inexact de dire que ceux qui n'ont besoin de rien sont heureux.

**Calliclès** : Oui, parce que, si c'était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux!

**Socrate** : Mais, tout de même, la vie dont tu parles, c'est une vie terrible! (…) En effet, chez les hommes qui ne réfléchissent pas, (Euripide) dit que ce lieu de l'âme, siège des passions, est comme **une passoire percée**, parce qu'il ne peut rien contrôler ni rien retenir -il exprime ainsi l'impossibilité que ce lieu soit jamais rempli.

Tu vois, c'est tout le contraire de ce que tu dis, Calliclès. D'ailleurs, un sage fait remarquer que, de tous les êtres qui habitent l'Hadès, le monde des morts, les plus malheureux seraient ceux qui, n'ayant pu être initiés, devraient à l'aide d'une écumoire apporter de l'eau dans une passoire percée. Avec cette écumoire (…), c'est l'âme que ce sage voulait désigner. Oui, il comparait l'âme de ces hommes à une écumoire, l'âme des êtres irréfléchis est donc comme une passoire, incapable de rien retenir (…).

(…) Je veux te convaincre, autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de choisir, au lieu d'**une vie déréglée**, que rien ne comble, une **vie d'ordre**, qui se contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait. Eh bien, est-ce que je te convaincs de changer d'avis et d'aller jusqu'à dire que les hommes, dont la vie ordonnée, sont plus heureux que ceux dont la vie est déréglée?

**Calliclès**: (…) je ne changerai pas d'avis!

**Socrate** : Bien. Allons donc, je vais te proposer une autre image, qui vient de la même école. En effet, regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de ces deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie déréglée, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux possibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'y a plus à reverser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est **tranquille**. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme se récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jouir et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle dis-tu qu'elle est la plus heureuse? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou de l'homme tempérant? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée?

**Calliclès** : Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le même type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisir est celle où on verse et reverse autant qu'on peut dans son tonneau!

**Socrate** : Alors, si on verse beaucoup, il faut aussi qu'il y en ait beaucoup qui s'en aille, on doit donc avoir de bons gros trous, pour que tout puisse s'échapper!

**Calliclès**: Oui, parfaitement.

**Socrate** : Tu parles de la vie d'un pluvier, qui mange et fiente en même temps! -non, ce n'est pas la vie d'un cadavre, même pas celle d'une pierre!

**Calliclès**: surtout, ce dont je parle, c'est de vivre dans la jouissance, d'éprouver toutes les formes de désirs et de les assouvir –voilà, c'est cela la vie heureuse!

**Socrate**: (…) réponds- moi : suppose que quelque chose démange, qu'on ait envie de se gratter, qu'on puisse se gratter autant qu'on veut et qu'on passe tout son temps à se gratter, est-ce là le bonheur de la vie?

**Calliclès** : Eh bien, Socrate, je déclare que même la vie où on se gratte comme cela est une vie agréable!

**Socrate** : Et si c'est une vie agréable, c'est donc aussi une vie heureuse.

**Calliclès**: Oui, absolument.

**Socrate**: Si on se gratte la tête, seulement, ou faut-il que je te demande tout ce qu'on peut se gratter d'autre? (…)

(…) Mais maintenant, dis-moi encore juste ceci : prétends-tu que l'**agréable** soit identique au **bon**ou bien y a-t-il de l'agréable qui ne soit pas bon? (…) réfléchis à une chose : le bien ne consiste pas dans la jouissance à n'importe quel prix car, sinon, si c'est le cas, il semble bien que le tas de saletés auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure de façon détournée, va nous tomber sur la tête!

503 e : **Socrate**: (…) l'homme de bien (…) ne parle-t-il pas les yeux fixés sur son objectif? (…) (tout comme n'importe quel artisan) chaque élément de son ouvrage est disposé en fonction d'un certain ordre et il force tous les éléments avec lesquels il travaille à s'adapter les uns aux autres et à s'harmoniser entre eux, jusqu'à que leur totalité constitue une réalité bien ordonnée et bien disposée.

« Il est bon d’avoir un peu de mal à vivre et de ne pas suivre une route toute unie. Je plains les rois s’ils n’ont qu’à désirer; et les dieux, s’il y en a quelque part, doivent être un peu neurasthéniques ; on dit que dans les temps passés ils prenaient forme de voyageurs et venaient frapper aux portes; sans doute ils trouvaient un peu de bonheur à éprouver la faim, la soif et les passions de l’amour. Seulement, dès qu’ils pensaient un peu à leur puissance, ils se disaient que tout cela n’était qu’un jeu, et qu’ils pouvaient tuer leur désir s’ils le voulaient, en supprimant le temps et l’espace. Tout compte fait ils s’ennuyaient. Le bonheur suppose sans doute toujours quelque inquiétude, quelque passion, une pointe de douleur qui nous éveille à nous-mêmes. Il est ordinaire que l’on ait plus de bonheur par l’imagination que par les biens réels. Cela vient de ce que, lorsque l’on a les biens réels, on croit que tout est dit, et l’on s’assied au lieu de courir. Il y a deux richesses ; celle qui laisse assis, ennuie ; celle qui plaît est celle qui veut des projets encore et des travaux, comme est pour le paysan un champ qu’il convoitait, et dont il est enfin le maître ; car c’est la puissance qui plaît, non point la puissance au repos, mais la puissance en action. L’homme qui ne fait rien n’aime rien. Apportez-lui des bonheurs tout faits, il détourne la tête comme un malade. Le difficile est ce qui plaît. Aussi toutes les fois qu’il y a quelque obstacle sur la route, cela fouette le sang et ravive le feu. J’ai connu plus d’un roi. C’étaient de petits rois, d’un petit royaume ; rois dans leur famille, trop aimés, trop flattés, trop choyés, trop bien servis. Ils n’avaient point le temps de désirer. Des yeux attentifs lisaient dans leur pensée. Eh bien ces petits Jupiters voulaient malgré tout lancer la foudre ; ils inventaient des obstacles ; ils se forgeaient des désirs capricieux, voulaient à tout prix vouloir, et tombaient de l’ennui dans l’extravagance. »                                             Alain, *Propos sur le bonheur*